

Amphis

Les rendez-vous de l'Histoire

Quand les libertés reviennent, l'université se soucie d'elle-même.

La faculté d'Histoire de Bucarest a été la première à se remettre en cause.

Zoe Petre, doyenne des enseignants, garde la tête froide.

Question : La nouvelle situation politique de la Roumanie va-t-elle entraîner des changements dans l'enseignement de l'Histoire ?

-Zoe Petre : La faculté d'Histoire est sans doute la plus susceptible de transformations structurelles et pédagogiques. Après les événements, étudiants et enseignants se sont concertés, pour tenter d'imaginer des solutions certes provisoires, mais applicables rapidement. Nous avons décidé l'élimination des matières purement idéologiques, c'est-à-dire celles qui concernaient la "préparation en philosophie économique marxiste". Sous Ceausescu, histoire et philosophie ont été en grande partie assimilées; aujourd'hui, elles vont retrouver leur indépendance. L'enseignement de l'Histoire redevient une discipline spécifique.

- Q. : Quelles matières comptez-vous développer, voire créer ?

- Z.P. : Nous voulons nous attacher fortement à l'Histoire du XXe siècle, pour la regarder avec un œil nouveau. Les étudiants ont souhaité qu'une large part soit faite à l'Histoire contemporaine roumaine. Nous avons également entamé un cours sur le 21 décembre 1989. En outre, nous innovons carrément en proposant

Les universités roumaines en mutation



M.Jaouën

une véritable Histoire des civilisations, jusqu'à présent réduite à l'Antiquité. Nous avons également créé un cours sur l'Eglise orthodoxe roumaine et l'histoire religieuse en général.

- Q. : Allez-vous solliciter des collaborations extérieures ?

- Z.P. : Nous sommes conscients de certaines de nos carences dans des domaines très pointus. Par exemple: l'Histoire byzantine. Un de nos grands chercheurs, spécialiste de cette époque, est en train de préparer un cours pour l'année prochaine. Nous comptons sur l'aide de plusieurs chercheurs de renommée, qui ont longtemps été écartés de l'Université pour non-appartenance au Parti communiste.

- Q. : Vos carences se limitent à l'histoire byzantine ?

- Z.P. : Le manque de livres a bien sûr entretenu certaines lacunes en matière de connaissances historiques. Nous n'avons jamais eu d'accès réel à nombre d'archives, essentielles à tout travail sérieux. Actuellement, nous bénéficions déjà du soutien de grandes universités internationales. L'ambassade de France aussi nous aide beaucoup.

- Q. : Pensez-vous pouvoir bientôt bénéficier de véritables

moyens de travail et arriver ainsi à un niveau de formation très probant ?

- Z.P. : Il ne faut pas exagérer. Ceausescu n'a pas réussi à porter gravement atteinte à l'enseignement de l'Histoire. Pendant des années, on s'est débrouillé comme on pouvait, et assez bien. Les enseignants parvenaient à obtenir des livres et les faisaient circuler. En cours, on pouvait souvent dire ce qu'on pensait. Les hommes de Ceausescu n'étaient pas assez érudits pour déceler la subversion. En outre, la Roumanie bénéficie d'une énorme concentration de chercheurs émérites et formés à l'étranger.

- Q. : Tout, ni tout le monde, n'était pourtant pas parfait ?

- Z.P. : A Bucarest, neuf enseignants en Histoire ont été contestés par les étudiants après le soulèvement pour des raisons de compétence professionnelle liées à leur passé politique. Sept professeurs ont demandé leur mise en retraite. Nous ne sommes donc plus qu'une quinzaine, avec dix-huit heures de cours par semaine. La tâche est lourde. Mais les étudiants sont compréhensifs, responsables et disponibles.

Propos recueillis par MURIEL JAOUËN.

Divan

La fin du refoulement

Lorsque nous l'avons rencontrée, Vera était sur le départ. Destination : les Echanges internationaux de recherche psychanalytique à Aix en Provence. Vera Sandor est l'une des cinq personnes qui en Roumanie peuvent justifier du titre de psychanalyste. Après ses études de psychologie, elle a entamé une analyse, menée par un de ses collègues, disciple de Freud. Ceci, dans la clandestinité la plus totale.

Pourtant, malgré le black-out imposé par Ceausescu sur cette discipline (aucune formation officielle n'intégrait le concept psychanalytique), une poignée de jeunes intellectuels a eu vent de cette discipline. Contrairement à leurs aînés qui, eux, n'en avaient jamais entendu parler.

Gabi, étudiante de vingt-quatre ans, issue de ce que les intéressés eux mêmes nomment l'élite intellectuelle, a pressenti, dès l'enfance, qu'elle aurait un jour besoin de la psychanalyse. Elle a lu Freud à dix-sept ans. Sans savoir que, dans son pays, des psychanalystes exerçaient clandestinement.

Engouement

Les bouleversements de décembre ont fait sortir la psychanalyse de l'ombre, sans pour autant lui donner de statut officiel. Vera Sandor s'attend, dans les mois qui viennent, à un engouement des jeunes pour sa discipline. Les aspirants commencent d'ailleurs à se faire connaître. Gabi ne semble pas vouloir renoncer à l'analyse qu'elle projette de suivre avec Vera. Les liens qui existent entre le régime passé et certaines formes de névrose sont trop profonds, trop anciens. Selon Vera Sandor, l'enfant perçoit très tôt l'autoritarisme d'un régime à travers l'atmosphère familiale. Et la névrose trouve ses origines dans l'enfance. "Sous Ceausescu, être

Vera est l'une des pionnières de la psychanalyse en Roumanie. Gabi, passionnée depuis toujours par cette discipline, va entreprendre une analyse avec Vera. Clandestine sous Ceausescu, la psychanalyse roumaine veut sortir de l'ombre.

adapté à la société signifiait être sécuriste ou activiste (militant communiste, NDLR). Cela provoquait un conflit personnel très fréquent: devait-on s'adapter ou demeurer moral, en accord avec soi-même?" Gabi confirme: "Pour poursuivre des études, il fallait très tôt adhérer à l'Union de la jeunesse communiste. La vie que l'on menait ne permettait pas de prendre conscience de soi. Les jeunes qui manifestent place de l'Université depuis un mois ont trouvé là un forum d'expression,

et de moi- avec tout le monde."

Depuis janvier une Société des psychanalystes s'est créée. Objectif essentiel: la publication d'une revue, afin de faire connaître la psychanalyse au grand public. Après dix ans de pratique clandestine, Vera est impatiente de travailler dans des conditions normales. "Sous Ceausescu, le danger que couraient le patient et le psychanalyste créait entre eux une complicité totale, parfois malsaine."

Gabi pourrait bien être l'une des

Vera Sandor, pionnière de la psychanalyse roumaine



S. Lebars

un moyen de s'affirmer. La révolution permet d'ailleurs une sorte de psychanalyse publique, à l'échelle du pays. Moi-même je me sens beaucoup mieux dans ma peau depuis que je peux parler de tout -

premières patientes à bénéficier, en toute légalité, d'un traitement psychanalytique. Une aubaine pour cette étudiante avide de découvrir les souterrains de l'âme.

STÉPHANIE LE BARS

Les Roumains et le français

La langue coupée

Entre Noël et la Saint-Sylvestre, les Français ont découvert, stupéfaits devant leur écran, qu'à Bucarest leur langue était dans toutes les bouches. La télévision est réductrice, la réalité est plus roumaine. Histoire d'une décomposition.

Tous les Roumains ne parlent pas français. Ceux qui disent le contraire n'ont sans doute frayé qu'avec des intellos, des quadragénaires, ou des intellos quadragénaires.

Le jeune Roumain moyen apprend le français tant bien que mal; et plutôt mal depuis quelques années. Les plus vieux avaient, eux, reçu un enseignement de qualité mais, faute de pratique, ils ont désappris. Les promotions annuelles d'étudiants en littérature française sont réduites à vingt chanceux par numerus clausus.

La langue française n'en demeure pas moins appréciée et apprise. Mais depuis quelques années, en cette matière comme en d'autres,

l'apprentissage de qualité est devenu quasi-élitiste.

L'école sous Ceausescu a été "tondue à ras", selon l'expression de Ioan Panzaru, professeur de littérature française à l'université de Bucarest. L'abêtissement forcé entrepris par le Génie des Carpates pour congeler l'esprit de ses concitoyens commençait naturellement à l'école.

Jusqu'en 1975, pourtant, le français avait échappé au nivellement par le bas. Utilisé alors comme étendard par Ceausescu pour affirmer sa volonté d'ouverture à l'ouest, l'enseignement de la langue conserva un bon niveau. Les liens historiques et culturels avec la France, l'influence napoléonienne, l'alliance durant la première guerre

mondiale expliquent également que le français ait été épargné quelques temps.

Le milieu des années 70 marque le début de la fin. Ceausescu ne supportait plus que le peuple qu'il voulait asservir reçoive une éducation, à quelque niveau que ce soit.

En 1974, un décret interdit l'embauche de jeunes diplômés. L'enseignement se sclérose, et le copinage prend bientôt le pas sur la compétence. A cette époque le ministre de l'Enseignement déclare: "A quoi bon apprendre des langues étrangères? Je ne parle que le roumain et pourtant je suis ministre".

En lisant Pif Gadget

Les auteurs étudiés alors ont pour nom Aragon, Eluard, Romain Rolland. L'incompétence et l'inattention des ministres successifs permettent néanmoins quelques écarts. Faut-il rappeler que, pendant toute la durée de la dictature, le contenu des manuels scolaires était soumis à l'approbation du ministre?

Ionesco, Beckett et Céline sont pourtant édités mais, précise Ioan Panzaru, "les professeurs hésitaient à les étudier. Les livres circulaient sous le manteau".

Dans les écoles, des laboratoires de langue sont créés pour le prestige. Ils demeurent sous-utilisés, tombent souvent en panne.

Le système d'enseignement des langues étrangères était pourtant en Roumanie plus ambitieux que dans la plupart des pays européens: une langue étrangère à sept ans, le plus souvent le français, une seconde à onze ans, l'anglais, l'allemand et depuis quelques années l'arabe, commerce extérieur oblige.

Pour les accros de la langue de Voltaire, le circuit classique était donc à proscrire. Là encore, le système roumain à double vitesse a fonctionné à merveille. Dans ce pays d'égalitarisme, les cours



Institutrice privée, Henriette enseigne le français à une quinzaine d'enfants. Une performance à quatre-vingt-cinq ans

Liberté d'expression

Des mots cratie

particuliers faisaient fureur ... chez les nantis. A 200 lei l'heure, les professeurs sous-payés (2500 à 3000 lei par mois) arrondissaient leurs fins de mois.

La débrouille, ce fut également pour certains autodidactes comme Octave, aujourd'hui étudiant en médecine, d'apprendre les rudiments du français en lisant... *Pif Gadget*.

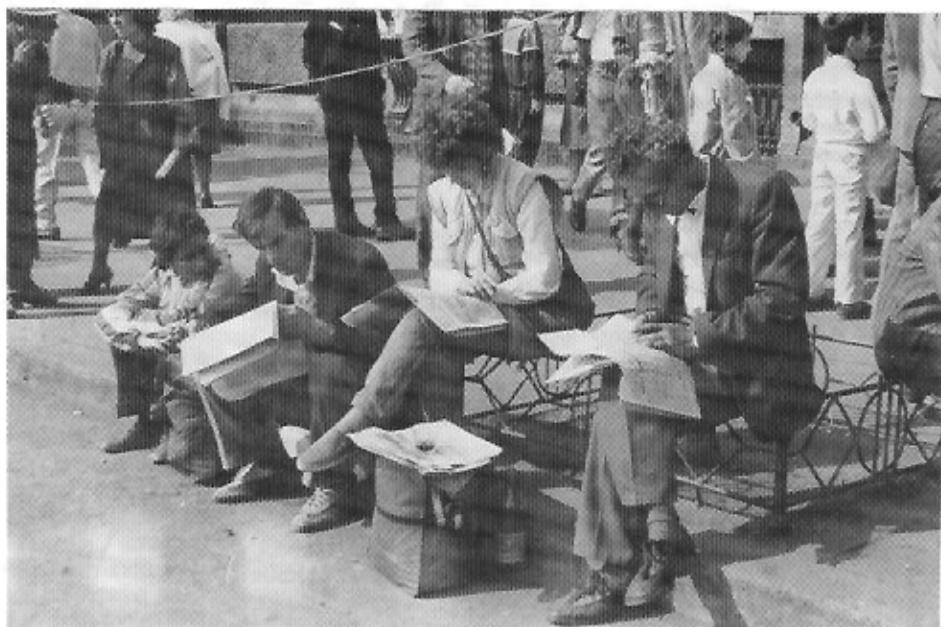
Dans les quartiers aisés, quelques écoles privées, illégales mais tolérées, ont fleuri dès les années 60. Henriette, fille d'aristocrates franco-roumains, chercheuse scientifique déçue, a fait école. L'hiver dans son salon, l'été dans son jardin. Elle a bravé toutes les tracasseries et, à quatre-vingt-cinq ans, elle continue. Une quinzaine de gamins de trois à six ans s'égayent quotidiennement dans son jardin. Au programme, des rudiments de français et d'anglais et un peu de roumain.

Henriette voudrait pouvoir décrocher, mais son statut illégal ne lui a jamais procuré de retraite. Et malgré ses 600 lei par enfant et par mois, elle ne peut se permettre d'arrêter. "J'ai tenu bon jusqu'ici, et je crois que le plus dur est passé".

Le régime de Ceausescu ne lui a jamais permis de s'installer véritablement. Car se déclarer institutrice privée lui aurait valu d'être imposée à 70%. Aussi sa maison située en plein cœur du quartier des apparatchiks ressemble-t-elle plus à une crèche qu'à une école. Pourtant Henriette est catégorique : "Je ne fais pas de la garderie, je leur apprend le français". Un claquement de mains et les enfants entonnent aussitôt *J'ai du bon tabac*, suivi de *La mère Michèle*. CQFD.

Ces quelques privilégiés, parmi lesquels des enfants de diplomates, ne remettront pas à niveau une génération entière. Mais ils sont une preuve vivante de la résistance à l'entreprise "d'idiotisation" menée par Ceausescu.

STÉPHANIE LE BARS



V. Weynants

*L'engouement
pour la politique
se traduit
à travers
la lecture
des journaux et
des panneaux
électoraux*

C. De Caemel



P arler. Le mot nous semble simple, trop simple. Il évoque des jacasseries agaçantes plus que la liberté. La Roumanie, pourtant, explose en paroles après un long et pesant silence.

En marchant dans les rues de Cluj, entre soleil et maisons ocre, on entend doucement monter le vent des discussions de la grand-place. Un seul sujet, la politique. Mais une flopée d'opinions. Car l'important, c'est le dialogue.

Sous la banderole *Jos Communismul* (à bas le communisme), le drapeau découpé et les inscriptions en soutien aux *golani* de la place de l'Université de Bucarest, les habitants, surtout les hommes -machisme oblige- viennent confronter leurs intentions de vote. Tous ont décrypté la trentaine de programmes affichés sur les panneaux électoraux officiels. Tous ont lu, à raison de quatre ou cinq journaux par jour, les commentaires politiques dont la presse révolutionnaire regorge.

La télé, les Roumains ne la regardent pas encore seuls chez eux. Elle trône sur la place, elle vit au milieu de la foule. Ils s'assoient pour écouter le débat et couvrent Ion Iliescu de gestes moqueurs et silencieux plutôt que de huées. Les manifestants laissent tout le monde profiter de cette liberté de parole retrouvée. Jusqu'à présent.

CHRISTOPHE DE CAEMEL

Ecrire

L'inspiration cherche son ancre

Ioan écrit assis à son bureau, de préférence la nuit. L'inspiration a pour lui les clartés de la transcendance : il ne cherche pas les idées, elles lui courent après. Il a renoncé à la poésie comme on sourit des légèretés de l'adolescence. Il a trente ans, n'a pas l'air de se détester, parle de sa prose comme un administré de ses élus : avec des accents graves.

Ioan est étudiant à Bucarest et écrit des nouvelles. "Dans le registre social et réaliste, recherchant toujours les choses de l'esprit". Il fait beaucoup dans la description psychologique. Sa dernière création, *Hard and soft*, ne raconte rien, mais pose une situation : un électronicien, rationnel glacial et logique, face à sa femme, sans profession et esthète. Elle veut l'amener vers les délices de la poésie. Ils s'introspectent. Elle échoue.

Ioan n'aime pas résumer ses histoires, parce qu'un raccourci est déjà un récit. Depuis le début des années quatre-vingts, la nouvelle génération intellectuelle fait une moue concertée devant la notion d'histoire en matière littéraire et romanesque : raconter des faits serait futile, voire galvaudé ; rien ne vaut une écriture sur-intellectualisée, technique, et pourquoi pas nombriliste. Les jeunes théoriciens de la littérature (essentiellement des étudiants), à Bucarest, ont fait du Paris avant-gardiste des années 70 et des bavardages du nouveau roman un modèle de nouveauté.

Mille exemplaires

Ioan lui-même est assez austère. Il n'a jamais souscrit à l'hilarité littéraire. Ses nouvelles font fi de toute fioriture. Des nouvelles courtes, "parce qu'il faut aller à l'essentiel".

Hard and soft est un texte de trois pages publié en février par *Alpha*, une revue littéraire de Tirgu

Les jeunes intellectuels roumains ont fait de l'écriture un de leurs passe-temps favoris. Sans gloire ni fortune. Portrait de l'un d'entre eux, qui essaie, tant bien que mal, de traverser les agitations et les incertitudes du temps.

Mures. La plume de revue fait florès chez les jeunes Roumains, et Ioan n'est pas une exception. Sa "carrière" d'écrivain a huit ans d'âge, imprimée de feuilles quasi-confidentielles en petits journaux, puis en revues plus connues, quoique de diffusion restreinte. En Roumanie, on n'a pas le choix. Le pays souffre d'atrophie en matière de maisons d'édition et de tirage des titres.

Les librairies de Bucarest (qui n'ont presque de librairies que le nom) n'ont guère eu les moyens de faire dans le best-seller. Un ouvrage qui tire à plus de mille exemplaires devient déjà un objet d'anthologie. Pourtant, les Roumains ont une réputation de grands lecteurs, et les livres circulent ardemment. Mais les jeunes écrivains préfèrent s'en

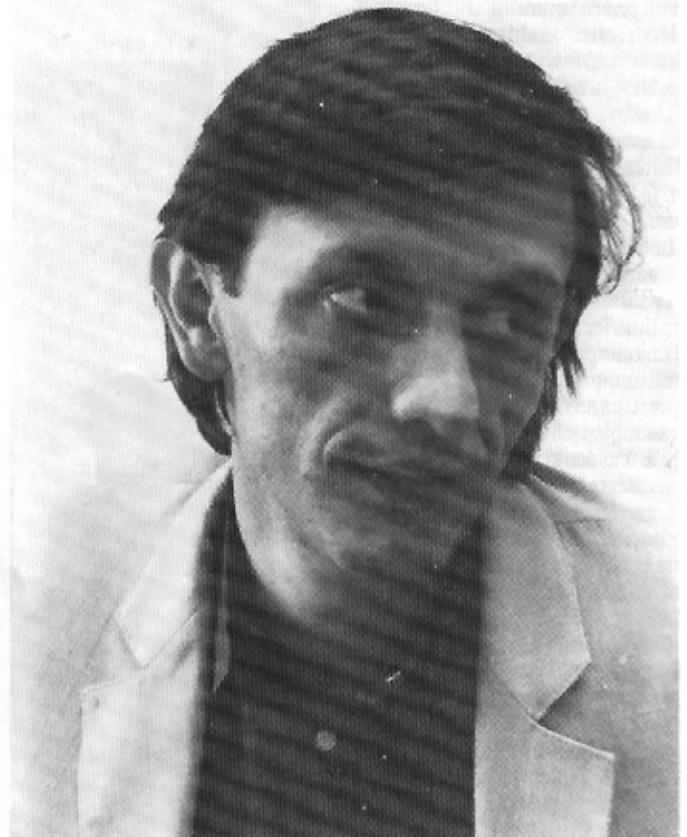
remettre aux revues, en pleine explosion dans tout le pays.

Mais Ioan n'a pas l'ambition assoiffée de gros tirages. Et son encrier n'est pas sujet à l'hémorragie : douze nouvelles à son actif. Comme leur auteur les aime, il voudrait les réunir, en un volume. Trouver une maison d'édition confiante n'est pas aisé. Mais Ioan n'a pas l'air désemparé, sûr qu'*Alpha* lui ouvrira la voie de la publication. L'extase pour Ioan ? Un vrai livre de lui, huit années d'inspiration jusque-là éparpées, son oeuvre.

Tuer le diable en nous

Un style littéraire qui a délibérément jeté aux oubliettes toute option politique, parce

A trente ans,
Ioan
expérimente
les voluptés
d'une écriture
toute
intellectuelle.
"Ecrire ce
n'est pas
militier"



M. Jaruau

Théâtre

Les planches qui font grincer

qu' "écrire ce n'est pas militer". Ioan a choisi une prose plus métaphysique, spirituelle, presque thérapeutique : "Il faut tuer le diable en nous. La politique est un double langage, elle ne va pas au fond des choses". Céline est une des références, et Dostoïevski son repère. "Tous deux ont su, sans la négliger, dépasser la politique pour une forme pure de l'esthétique".

Ioan ferait presque ici montre d'avant-gardisme. La littérature roumaine n'a pas réussi à couper le cordon ombilical qui l'arime à la politique. Sous Ceausescu, le roman était le genre écrit le plus prisé. Il le reste. Mais il lui manque tout l'oxygène dont il a été si longtemps privé pour prendre un nouveau souffle.

Sur-caféiné

Depuis vingt ans, la tyrannie a fait de la littérature un sanctuaire d'idées clandestines. Les encriers versaient par flots dans la fiction politique. Une résistance toute subtile, pour dénoncer sans en avoir l'air. Ce fut un espace de succès pour une kyrielle d'auteurs aujourd'hui âgés de quarante à cinquante ans. Ce ne fut pas nécessairement une période de prestige pour la qualité littéraire.

Ioan n'a jamais été un militant de la plume et n'a jamais vraiment connu de censure. On lui a un jour refusé un titre où il était question d'une église de Bucarest. C'est tout. "Mais avant de soumettre mes nouvelles aux revues, je les faisais lire à ma femme et dans des clubs de lecture, pour plus de sécurité".

Appréciation extérieure plutôt formelle : Ioan ne semble pas douter de son talent. Sa femme est enceinte, il est nerveux, nicotiné, sur-caféiné. Parfois, sa voix s'éraïlle. Mais autour de sa prose, elle retrouve toujours ses accents graves.

MURIEL JAOUEN

Les grands metteurs en scène, en Roumanie, n'ont jamais fait défaut. Liviu Ciulei, Lucian Pintilie ou encore Giurghescu Penciulescu, s'ils n'évoquent rien pour le public français, ont réalisé un travail unanimement reconnu par les spécialistes du théâtre. Sous Ceausescu, ils ont réussi, pendant un certain temps, à monter des pièces, certes classiques -Molière, Corneille ou Shakespeare- mais dont la subtilité du texte et de la mise en scène permettait de critiquer le régime en passant à travers les filets de la censure.

Jusqu'au début des années 80, aller au théâtre était un geste politique. Un bras d'honneur tout en finesse au Conducator. On tremblait d'être repéré par la Securitate, mais on se rendait aux représentations. Classe.

Adulé en France, Eugène Ionesco n'a plus la cote auprès des jeunes metteurs en scène roumains

Après, on le sait, Nicolae a viré bargeot. Liviu Ciulei s'est exilé aux Etats-Unis où il dirige actuellement un théâtre. Lucian Pintilie est parti en France. Quant à Ionesco, il n'est plus vénéré par les jeunes Roumains comme il y a quinze ans.

Le théâtre roumain, donc, se meurt. Ou presque. Heureusement, il y a le Grenier : une troupe d'étudiants, qui, depuis quinze ans,

monte ses spectacles dans le grenier de la Maison des étudiants de Bucarest. Diable, se dit-on : comment ces blancs-becs ont-ils fait pour subsister si longtemps dans un pays étouffé par la tyrannie? En se faisant oublier. Le Grenier, depuis sa création, a fait de la résistance passive. Pas de politique, mais pas de servilité devant le dictateur. Discretion salvatrice.

La démarche du Grenier, peu conventionnelle en Roumanie, pourrait s'apparenter à un théâtre "soixante-huitard". Les acteurs jouent au centre d'une pièce, les spectateurs assis autour de la "scène". On reprend des pièces classiques, en leur apportant une modernité dramaturgique.

Stars des planches

Le grand succès du Grenier : une adaptation de *Roméo et Juliette* en jeans et baskets. Le public de l'ancien régime, exclusivement composé d'universitaires, s'est élargi depuis la révolution. Les critiques ne tarissent pas d'éloges. Le Grenier a déjà eu l'honneur de plusieurs passages à la télévision nationale : le début du succès.

D'autres ont suivi son exemple. Au sein du Théâtre National, depuis une dizaine d'années, les plus jeunes des acteurs se sont regroupés sous la direction de Mihai Mălaine, professeur d'art dramatique et fondateur d'une école de mime. Ils ont monté plusieurs spectacles à succès, dont *l'Acteur*, un mélange de mime et de danse, et surtout *la Fille d'Andros* de Téréence, qui tient l'affiche depuis près de dix ans.

Le jeune théâtre roumain en arrive même à fabriquer des stars. Claudiu Bleont, la trentaine, est issu du Grenier. Remarqué par Mălaimare, il est devenu professionnel et menace de devenir une idole, continuant le théâtre, mais tâtant aussi du cinéma. Claudiu Bleont est la vedette de *la Robe blanche à dentelles* du plus grand réalisateur roumain, le très populaire Pitza. On le compare déjà à Mickey Rourke et à Robert de Niro. Plutôt flatteur.

PIERRE MOREL



Journaux étudiants

Jeunes, virulents et riches

Avant guerre, les étudiants roumains prenaient la plume contre la dictature militaire. Ils n'ont jamais totalement perdu cette habitude de contestation. Le professeur Mircea Zăciu, membre de l'union des écrivains roumains, se souvient de la multiplication des cercles et revues sur le campus de l'université de Cluj, durant la courte période de libéralisation à la fin des années 60. La revue *Equinox*, aux hautes ambitions culturelles, était le fleuron de cette littérature. "Elle n'a cependant pas résisté à la décennie satanique", dit le professeur Zăciu. *L'équipe d'Equinox fut progressivement remaniée et menée au conformisme. Cette compromission forcée l'empêche aujourd'hui de profiter pleinement du renouveau de la presse roumaine*".

Non

Napoca Universita a au contraire profité de la révolution pour s'implanter en force. Pour le nom, une simple abréviation a suffi, les initiales *NU* signifiant "non". Pour le contenu, le lifting fut plus profond. De petits reportages sur l'absentéisme, les repas servis à la cantine et les relations parents-étudiants, *NU* est passé du jour au lendemain aux commentaires politiques tirant à boulets rouges sur le P.S.N.

Son logo représente d'ailleurs les insignes communistes et nazis écrasés par les deux lettres *NU*.

Là où les enquêtes de *Napoca Universita* se heurtaient aux portes closes du Parti communiste, les journalistes de *NU* osent contredire les affirmations de la police. Dans un numéro de mai, ils ont ainsi contesté, preuves à l'appui, la thèse de l'accident pour la profanation de tombes de héros de la révolution.

"La plupart de nos articles sont des analyses car nous ne disposons que de peu de sources d'information", explique Alin Fumurescu,

secrétaire de rédaction de *NU*. "Nous publions également des essais, des poèmes, des textes, interdits auparavant. Notre but est de restituer la face cachée de la culture roumaine. De part ses sujets et ses ambitions, *NU* est donc un journal fait par des étudiants plus qu'un journal d'étudiants".

La voix de l'est

Les journaux bucarestois ont suivi la même évolution. La revue *Glasnul* ("La voix", qui se veut celle des étudiants de la place de l'Université) propose dans son numéro d'avril des reportages sur les anciens détenus politiques et les minorités, et un essai intitulé "De Yalta à Malte". Selon Dana Buricel, l'une des collaboratrices de *Glasnul*, il s'agit là d'un choix temporaire. "Aujourd'hui, tout le monde nous lit, dit-elle, mais cela ne durera pas. *Glasnul* deviendra peu à peu un journal plus culturel à destination presque exclusive des étudiants".

Grâce à l'actualité et au formidable intérêt des Roumains pour la politique, les journaux étudiants s'assurent en tout cas de solides bases financières. *NU* dégage un bénéfice hebdomadaire se situant entre 40 et 50 000 lei, tandis que *Glasnul* qui en est à son troisième numéro seulement, a déjà 80 000 lei en caisse, en ayant recours à la publicité, il est vrai.

Inquiétude

Reste à voir si ces journaux survivront aux élections. Les propriétaires de *NU* ne sont guère rassurés car la gestion d'un "canard" coûte cher. Ils ont déjà dû faire face à la hausse du prix du papier qui, en un mois, est passé de 6 à 16,55 lei le kilo. Ils redoutent maintenant les difficultés d'exploitation de l'unique et archaïque imprimerie de Cluj. Elle date de 1939, et est

Même dans les années les plus noires, la presse estudiantine a réussi à conserver un brin d'indépendance. Aujourd'hui, elle augmente son tirage et s'attaque au Front de salut national et publie poèmes et nouvelles.

passée par Hitler et Mussolini avant d'aboutir à sa destination finale.

Leurs performances moyennes et leur nombre obligent les journaux étudiants à limiter et à contrôler leur tirages. Le numéro de *NU* prévu pour la mi-mai a déjà dû être ajourné car l'impression des bulletins de vote monopolisait tout le matériel typographique. "Je crains que le gouvernement n'utilise ces méthodes sounoises pour rétablir la censure", conclut Alin Fumurescu. "Il a déjà décidé de l'augmentation du prix du papier et des salaires des ouvriers du livre et donc de nos coûts de fabrication. Il peut également faire imprimer des livres scolaires ou des textes de loi et nous empêcher ainsi de sortir notre journal".

CHRISTOPHE DE CAEVEL

J.M. Brochen



Bémol Rockin' Romania

*Aux temps "ceausesciens", le rock
était considéré comme décadent.*

*Aujourd'hui il
envahit le PMR
(Paysage
musical
roumain).*

*La qualité de
la production
nationale
laisse à désirer.*

La maison de la radio roumaine est un gigantesque bâtiment, dont les couloirs gris et jaunasses ne sont pas sans rappeler les décors de "Brazil". Aussi le visiteur est-il surpris d'entendre, en arrivant à l'étage réservé aux émissions musicales, les riffs saturés d'un morceau de Guns'n'Roses s'échapper de la porte de l'un des studios.

Qu'ils aiment ça ou non, les Roumains devront s'y faire. Le rock a envahi les ondes. Le Programme 3 de la radio nationale diffuse quotidiennement des émissions qui lui sont consacrées. Groupes étrangers et locaux s'y côtoient pour le plus grand bonheur de la frange jeune de la population qui avait dû jusque-là subir les hymnes à Ceausescu et les cantates à la gloire de la douce Elena. Le truc le plus destroy qu'ils pouvaient entendre "dans le poste" était Nana Mouskouri. Rock'n'roll, non?

Depuis la révolution, tout a changé. Ce qui ne veut pas dire que le rock était inexistant avant. Mais, on s'en doute, les choses étaient moins faciles, pour les fans, et surtout pour les groupes.

Tout a commencé en 1963. Mais oui. Le premier groupe de l'histoire du rock roumain s'appelait Sphinx. Il existe toujours, mais il ne reste qu'un membre originel. D'une pop qu'on suppose bien sage à ses débuts, Sphinx a évolué vers un style nettement plus progressif (genre Genesis-Yes, comme la plupart des formations roumaines).

Le Rouge et le Noir

De la même époque a émergé Rosu si Negru (le Rouge et le Noir), pratiquant sensiblement la même musique que leurs congénères de Sphinx. Mais, dans les années 60, le rock en était à l'état embryonnaire.

Il faut attendre le début des années 70 pour voir éclore une

véritable scène avec une avalanche de groupes aux noms aussi improbables qu'Olympic 64, Post-Scriptum ou Capitol. De cette époque, le seul groupe réellement original était, paraît-il, Phoenix, qui ne se contentait pas de plagier ses confrères occidentaux, mais introduisait dans ses compositions des éléments de musique traditionnelle roumaine. On imagine difficilement ce que ce cocktail pouvait donner.

Vers le milieu des années 70 (grosso modo en même temps que les premiers signes de durcissement du régime), le rock se voit marginalisé par les médias. Les concerts existent toujours, mais les passages à la télévision ou les dif-

ciels" sont autorisés à passer sur le petit écran.

Paradoxalement, c'est pendant les années 80, au moment où la stupidité destructrice du Danube de la pensée atteint son summum, que les formations roumaines "importantes" et aujourd'hui populaires se créent: Signal M., Revox, Compact, Holograf, Iris (ces noms, grands dieux! Mais où vont-ils chercher tous ces noms?).

Ces deux dernières sont à l'heure actuelle les plus appréciées auprès de la jeunesse. Rien de bien révolutionnaire, du reste. Toujours cette mixture pâteuse de hard et de progressif qui faisait fureur chez nous vers le milieu des années 70. A tel point qu'on se demande



*Les membres du
groupe roumain
Holograf vous
saluent bien*

fusions radiophoniques deviennent quasi-inexistantes. Le rock n'est décidément pas une musique socialiste. Le rock est une musique décadente. Les groupes les plus violents sont particulièrement bannis. Seuls quelques groupes "offi-

pourquoi ils ont provoqué un engouement tel en France, lors de leur passage au Printemps de Bourges. Mais que voulez-vous, il faut bien être branché.

Cela dit, force est de reconnaître que leur cote de popularité, ici, est



Curki
B.good

C. De Caevael

bien pâlotte, comparée à celle des artistes anglo-saxons. Heavy-Metal, de préférence. Motorhead, Metallica, Iron Maiden, Guns'n'Roses sont fréquemment diffusés à la radio. Les étudiants raffolent aussi de Jimi Hendrix, Deep Purple, Beatles, Stones et autres dinosaures des années 60. A l'instar des fringues et des voitures, ce décalage de quinze ans avec le monde occidental est frappant pour ce qui concerne la musique.

Le rock, en tout cas. Parce que, pour ce qui est des tubes idiots, les Roumains sont aussi bien servis que nous. Les radios Fun et Contact (respectivement filiales de stations françaises et belges) s'en chargent. Ce pays était débarrassé de Ceausescu, le voilà avec Jive Bunny et Technotronic sur les bras. Bonne chance Bucarest. Le top 50 te tombe sur le râble.

Mais, pour en revenir au binaire proprement dit, si en Roumanie on écoute beaucoup, on voit en revanche peu. Les concerts sont extrêmement rares. De temps en temps, un ou deux shows de Heavy Metal; la semaine avant les élections, des affiches annonçant les Flying Hot Dogs, un groupe français de rythm'n'blues. Mais rien de très sérieux à se mettre sous la dent. "Pour l'instant, on pense plus à la politique qu'à la musique", estime une animatrice de la radio nationale.

Faute de concerts, on se contente de disques? La galette vinyle est une denrée aussi rare que précieuse. Il faut connaître le vendeur du magasin de disques et ne pas hésiter à mettre le prix. Si les disques imprimés en Roumanie ne coûtent que vingt-cinq lei, les imports de Bulgarie et d'U.R.S.S. (eux-mêmes des copies de pressages indiens!) se vendent trois fois plus cher. Normal: ce sont des albums de groupes occidentaux. Quant à nos disques à nous, ils se vendent entre 200 et 400 lei pièce.

Chacun ses collectors.

PIERRE MOREL

Hardis hardos

Les cheveux poussent lentement. La révolution est en marche depuis cinq mois et les mèches ne tombent pas encore sur ses épaules. Et pourtant, il est bien révolu le temps où police et Securitate coupaient, dans la rue, les cheveux jugés trop longs.

En attendant que sa chevelure rattrape celle de ses idoles Metallica et Iron Maiden, Curki allume son vieil enregistreur à bande, d'origine soviétique. "Mon premier contact avec le hard fut "Back in black" d'AC/DC. Pendant deux mois, je l'ai écouté quatre ou cinq fois par jour, se souvient Curki. Cette musique m'a permis d'éliminer la violence en moi, d'évacuer mon énergie. Je me sens comme neuf, après avoir écouté un disque."

Big problem

Avec son air de Mark Knopfler, Curki a tout naturellement empoigné une guitare dès qu'il en a trouvée une. Big problem. Les guitares roumaines sont réservées à l'exportation et une Fender (guitare électrique) coûte 50 000 lei. Heureusement, il y a le "talcio" (marché noir). Son frère a acheté une basse, ils ont convaincu un copain de taper sur des caisses de batterie et le groupe Kronos est né. Jusqu'au service militaire (en cours) du bassiste. "De toutes façons, nous ne disposions ni d'amplis suffisamment puissants ni d'éclairage", dit-il.

Curki et son ami Tudor vont essayer d'aider les groupes de leur ville, Cluj. Ils comptent utiliser le réseau de copies de vidéo-clips

pour mettre sur pied un club de fans de hard. "Nous organiserons des soirées pour les visionner et écouter la musique que nous aimons", rêve Tudor. "Nous comptons également inviter des groupes de la région. Cela leur permettra de gagner un peu d'argent et donc de s'acheter du matériel pour progresser."

A Cluj, ils sont loin d'être les seuls en manque de rock. En février dernier, 5 000 jeunes se sont rassemblés dans la salle des sports pour y voir vingt-deux groupes roumains et hongrois défiler sur scène.

"Avant nous devons rester sagement assis pendant les rares concerts. Là, j'ai enfin pu danser et crier comme je le voulais", confie Curki. "Les adultes, réticents au départ, ont dans l'ensemble bien compris que nous voulions nous défouler, nous amuser, et non nous bagarrer."

Le régime Ceausescu avait tellement peur des débordements possibles que les groupes de rock qui passaient à la télé devaient se présenter en costume, les cheveux retenus par des pinces pour qu'on n'en voie pas la longueur (ils étaient filmés uniquement de face) et pas question de développer le moindre jeu de scène...

L'enthousiasme de ceux qui, des années durant, ont copié disques et cassettes discrètement arrivés de Hongrie, et punaisé les posters démodés pour les Allemands et les Français, suffira-t-il à attirer les "stars"? "J'en doute, avoue placidement Tudor, ils jouent pour l'argent et nous n'avons rien à leur offrir". Comprendre à ce point et adorer quand même, il faut le faire.

Rock manager

"Nous voulons donner au rock sa vraie dimension sociale"

Question : Pourquoi avoir fondé un magazine de rock à Bucarest?

Andrei Partos : L'équipe, composée de six personnes, a créé dès le 25 décembre l'organisation Metronom. Je suis le seul journaliste. Les autres sont de jeunes rockeurs. Des vrais. Nous avons organisé des concerts, comme la tournée de février "Post-révolution tour" avec trois groupes britanniques et nous publions la revue. Notre volonté est de donner au rock sa vraie dimension sociale. Avant la révolution, je travaillais déjà dans ce sens avec la revue *La semaine*, la seule qui publiait un hit parade.

Q : Comment vivait la scène rock roumaine avant la révolution?

A.P. : Ici, en Roumanie, les musiciens n'avaient pas le droit de s'agiter sur scène lors des concerts, pas le droit de porter des crucifix. Si le public était trop "chaud", l'artiste risquait une interdiction de six mois. Les groupes devaient participer aux manifestations officielles. Sinon, c'était aussi l'interdiction. En décembre, tout a explosé. Aujourd'hui, puisque l'énergie est toujours là, il faut en profiter pour créer les bases du futur rock roumain. La Roumanie est, avec l'Albanie, le seul pays d'Europe où il n'existe pas d'école.

Q : Le rock est en chantier depuis le 22 décembre. Quelles sont les premières réalisations?

A.P. : Nous voulons aller très vite. Le 22 janvier, nous avons organisé le premier concert en Roumanie libre. 7000 personnes sont venues à la salle des sports de Bucarest. A présent, nous sommes décidés à élargir nos contacts avec l'étranger. Pour la revue, nous recherchons des correspondants. Et nous sommes en discussion avec Pathé-Marconi. Il faudra aussi absolument créer une école, car les musiciens roumains composent surtout

Avec 55 000 exemplaires vendus pour son premier numéro, en janvier 1990, la revue Metronom, magazine "rock-pop-disco-folk", a obtenu un immense succès auprès de la jeunesse roumaine. Son directeur, Andrei Partos, a été le symbole sous Ceausescu de cette lutte pour conserver le contact avec la musique occidentale.

au "feeling", ils n'ont pas de technique.

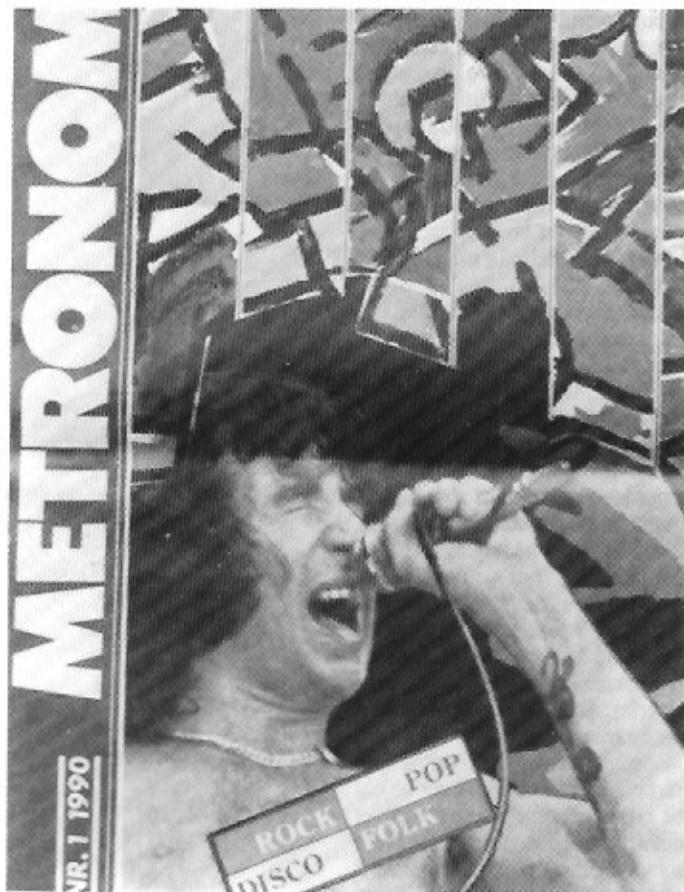
Q : Y-a-t-il des disparités régionales dans le rock roumain?

A.P. : Oui, et elles proviennent du fait que nous découvrons la musique via les radios et les télévisions des pays voisins. La Transylvanie succombe au hard, très populaire en Hongrie, tandis que le sud du pays est influencé par la new-wave yougoslave. Ailleurs, c'est plutôt la guerre entre le heavy et le disco.

Le punk n'a lui jamais démarré en Roumanie. C'est sans doute parce que nous sommes un peuple amoureux de la mélodie. Et le punk manque de mélodie.

Propos recueillis par
PASCAL PAILLARDET

*Metronom:
rock, pop,
disco
et folk à la
fois*



Chiffons

Les dissidents de la mode

Les Roumaines ont une notion particulière de l'élégance. Celle qui leur a été imposée des décennies durant par le Plan. Impensable ici de prévoir l'achat des petites chaussures rouges qui finiront l'ensemble acheté trois mois plus tôt. On se précipite sur le stock disponible. Qu'importent les couleurs et la forme. Nécessité fait loi.

La confection est pourtant capable du meilleur. Pour preuve le choix fait par des grandes marques françaises de confier la fabrication de leurs articles à des entreprises roumaines. Mais comme dans beaucoup d'autres domaines, le must était destiné à l'exportation.

Les Roumaines privées de ce luxe qu'est l'élégance dans un pays de l'Est, en étaient réduites au système D. Une façon de sauver les apparences. Marché noir, confection artisanale, rebuts d'usine. Tout était bon, mais coûteux. Il fallait compter près d'un mois de salaire pour s'offrir une jupe ou un pantalon. Les doigts de fée pouvaient s'improviser couturières au noir en s'inspirant de modèles occidentaux découpés dans des revues féminines comme *Elle* ou *Vogue*. Une seule adresse pour cela: la bibliothèque française.

Pour le maquillage, même combat. Les coquettes devaient graisser la patte aux vendeurs des magasins d'Etat pour obtenir à des prix exorbitants vernis à ongle et fard à paupières.

Pour les nantis du régime, peu regardants sur le bon goût, l'Etat roumain avait maintenu l'illusion d'une création artistique: les "fondul plastica", sorte de coopérative d'artistes issus des Beaux-Arts. Cet organisme existe toujours mais les jeunes créateurs prennent désormais la tangente et des ateliers parallèles fleurissent depuis cinq mois aux quatre coins de Bucarest.

Bogdan, George et Rosanna font partie de ces pionniers. Leur objectif: créer pour leur propre compte et ouvrir une boutique, bien sûr. Ils se sont également fixé comme devoir moral et éthique de donner à leurs

La dictature a obligé les créateurs de mode à un conformisme sans saveur. Ce qui ne les a jamais empêchés de créer dans la clandestinité. Leurs références: Jean-Paul Gaultier, Claude Montana ou Christian Lacroix.



n°0 de la revue Gest

C. Rouden

acheteurs potentiels le bon goût dont ils manquent cruellement pour l'instant. Pour les aider dans cette tâche, ils viennent de publier une revue: *Gest* (groupe d'expression style et tendance). Il s'agit là de la première initiative de ces jeunes créateurs qui se présentent comme des "dissidents" de la très centralisée "Union des artistes plastiques". Une véritable première dans le domaine: le n°0, imprimé à 10.000 exemplaires, n'a rien à envier aux revues haut de gamme de la presse occidentale, si ce n'est la qualité du papier et de la reproduction. Les textes d'accompagnement, extraits d'oeuvres littéraires, donnent, selon George Bouariu, directeur de *Gest*, "l'atmosphère que le manque de couleurs ne permet pas de créer."

Baillonnés pendant des années par une dictature sans imagination, ces stylistes à la pointe du combat, veulent montrer enfin au grand jour les fruits de leur travail souterrain. Bogdan est de ceux-là. Après des études aux Beaux-Arts de

Bucarest, il se spécialise dans le design industriel. Mal payé et ne pouvant s'exprimer sur le plan artistique, il se tourne peu à peu vers la mode. Ses premières créations, ceintures et sacs de cuir, sont clandestines. Elles lui permettent d'arrondir les fins de mois et de donner libre cours à son imagination. Il trouve alors son inspiration et cherche à prévoir les grandes tendances de la mode en étudiant à la loupe les revues françaises et italiennes. Ses références deviennent Jean-Paul Gaultier, Christian Lacroix ou Claude Montana.

Bogdan sait qu'il n'est pas au bout de ses peines. La mode roumaine a encore toutes ses preuves à faire avant d'obtenir une reconnaissance internationale. Mais il ne désespère pas.

"Avant la guerre, nos grand-mères allaient acheter leurs toilettes à Paris. Dans quelques années, c'est peut-être Paris qui viendra s'habiller à Bucarest."

STÉPHANIE LE BARS
ET CÉLINE ROUDEN